

CD 14 TITRES avec **BEN HARPER** et **THE LIBERTINES**
en avant-première exclusive

CINÉMA SPIDER-MAN 2
Le retour magnifique d'un héros
teenage et romantique

HEBDO > CULTURE, TÉLÉ, SOCIÉTÉ

les **Inrockuptibles**



DU 14 AU 20 JUILLET 2004 - N° 450

L'ÉTÉ L'ÉTUVE LES TUBES

*Les hits de l'été
disparaissent-ils
avec le bronzage ?*

NUMÉRO SPÉCIAL 4,30 €

M 01154 - 450 S - F : 4,30 €



www.lesinrocks.com

sous le soleil de satin

La bande-son de l'été existe. Tel un long coucher de soleil sur la fin des sixties californiennes, **la sunshine-pop** est une promesse d'extase et de félicité éternelle pour qui dressera l'oreille à ses chants de sirène. Depuis quelques années, on en redécouvre les pépites.

Par Christophe Conte

C'est une espèce de jardin d'Eden dont **Brian Wilson et Paul McCartney** sont les paysagistes, Burt Bacharach le chargé d'entretien, António Carlos Jobim l'importateur de fleurs exotiques et The Mamas & The Papas les gardes champêtres. Au-delà d'un simple genre musical, la sunshine-pop – également nommée, un peu péjorativement, soft-rock ou soft-pop – s'apparente à un mirage collectif vécu par toute une génération de groupes, de musiciens de studios, de producteurs et de chanteurs, aux Etats-Unis durant la seconde moitié des années 60.

Elle est à la fois une musique de contre-jour, qui refusait de voir la crue réalité du Vietnam, et un hymne aveuglant à la béatitude éternelle, dont les composants ne varient guère : harmonies vocales pigeonnantes, mélodies angéliques, orchestrations pointilleuses et pétulantes. Les garçons y chantent comme des filles, les filles comme des déesses du soleil et du vent, le son des cordes ressemble à de minitempêtes de sable qui s'élèveraient au ralenti pour s'en aller étreindre des dunes de basse et de batterie rebondies comme des hanches de sirène. Les trompettes, clavecins, célestas, vibraphones, clochettes en tous genres, harpes et flûtes provoquent effervescence et réconfort autour de voix qui transpirent la mélancolie sous leur apparente allégresse. Des voix tombées de la dernière pluie, presque translucides, qui ont l'air de surfer sur des arcs-en-ciel.

Du psychédéisme qui triomphait en parallèle dans les mêmes environs (The Doors, Grateful Dead),

c'est comme si on n'avait ici conservé que l'écume euphorisante, remplacé le LSD par de la limonade, ou quelques joints d'herbe tendre.

Musique inoffensive, un peu "gnan-gnan" pour qui refuse de s'y pencher vraiment, la sunshine-pop demeure l'un des rares genres musicaux qui sache plaire autant aux enfants qu'aux vieux pêcheurs de perles, lesquels naviguent sur ses eaux douces comme s'il s'agissait d'un océan sans horizon possible, à la félicité et aux profondeurs insondables. Son épïcêtre est évi-

Les garçons y chantent comme des filles, les filles comme des déesses du soleil et du vent.



Brian Wilson et Mike Love, deux Beach Boys, dans les années 60

demment localisé en Californie mais on en trouve en cherchant bien des répliques un peu partout aux Etats-Unis, en Angleterre – sa seconde patrie –, dans toute l'Europe du Nord comme dans les pays latins, de l'Italie au Mexique. C'est le langage universel pour raconter l'impossible accession au bonheur, l'espéranto d'une utopie introuvable, une musique déjà nostalgique de sa propre époque, déjà dans le souvenir de ses lumières bientôt éteintes, tellement consciente de sa mort précoce qu'elle s'acharnerait à mettre en scène un simulacre d'immortalité.

S'il est une chanson, une seule, qui incarne entièrement toute la sunshine-pop, c'est probablement *Someday Man*, écrite par Roger Nichols et Paul Williams et dont les Monkeys firent un modeste hit en 1969. Elle ouvre également et donne son titre en 1971 au premier album solo de Paul Williams – le futur *Swan* faustien du *Phantom of the Paradise* de De Palma – et peut légitimement postuler au rang des plus touchantes bâtisses pop de tous les temps. Nichols et Williams constituent l'un de ces tandems de songwriters qui vont laisser à la postérité une impressionnante farandole de ces chansons sucrées en surface et douces-amères à l'intérieur. La plupart feront les jours radieux des Carpenters, enfants naturels de la sunshine-pop, qui



populariseront notamment *Rainy Days and Mondays*, *Let Me Be the One* et surtout *We've only Just Begun*. L'album *Roger Nichols & The Small Circle of Friends* (1968) est lui aussi un pur concentré du genre, non seulement parce qu'il rassemble un prodigieux "cercle d'amis" (Van Dyke Parks, Randy Newman, l'arrangeur Nick de Caro, le coauteur de *Pet Sounds* Tony Asher) mais surtout parce qu'il passe aux UV sunshine-pop des classiques des Beatles et de Bacharach, de Goffin & King et des Lovin' Spoonful.

Tous ces noms sont ceux des pères fondateurs, des parrains influents, auxquels il faut rajouter les Turtles (*Happy Together*), les Byrds, Simon & Garfunkel, les Everly Brothers et tous ceux, plus généralement, qui ont fait des harmonies vocales un ascenseur pour le nirvana. Du nacré des ballades surf aux "teenage symphonies to God" qu'il imaginait écrire pour *Smile*, Brian Wilson reste évidemment le plus haut dignitaire de cette diaspora californienne qui va de The Association aux Harpers Bizarre, succédanés des Beach Boys sans la folie ni, c'est souvent lié, le génie. D'autres se sont pourtant rapprochés assez près de l'astre Wilson, sans s'y brûler les ailes ni les neurones, notamment l'un de ses ex-collaborateurs (et producteur des Byrds) Gary Usher, marionnettiste du projet Sagittarius dont l'album *Present Tense* (et

surtout le hit-single *My World Fell down*) est l'un des grands classiques de la sunshine-pop, à ranger tout près du premier album de The Millennium, *Begin*, fondé par l'une des voix lactées de Sagittarius, Curt Boettcher. Véritables catacombes qui semblent s'étendre à l'infini sous les plages du Pacifique, et dont on ne cesse de découvrir de nouvelles galeries (notamment grâce aux fouilles archéologiques incroyablement fertiles de labels comme Rev-Ola ou Sundazed), la sunshine-pop est aussi, par extension, devenue une matrice pour certains des songwriters les plus inspirés de l'époque, de Jimmy Webb à Harry Nilsson, ou encore pour les compositeurs de musiques de films : de Michel Legrand à Ennio Morricone (la BO de *Partner* en 1968) ou Henry Mancini. Un juste retour de balancier puisque ces derniers furent parmi ses principaux inspireurs.

Longtemps jugée peu estimable, trop jolie pour être intelligente, cette musique a croupi dans les archives pendant trois décennies. Depuis cinq ans, en revanche,

c'est une avalanche de crème solaire qui a rapporté sur le sable Free Design, les Blades Of Grass (deux formations new-yorkaises), Mark Eric (un petit Brian Wilson méconnu), et plein d'autres groupes aux noms explicites : The Sunshine Company, Yellow Balloon, The Sundae Train, The Gates Of Eden... Et cet Eden fait désormais portes ouvertes. ||

C'est l'espéranto d'une utopie introuvable, une musique déjà nostalgique de sa propre époque.

Quelques disques d'extase

Compilation *Come to the Sunshine : Soft Pop Nuggets from the WEA Vaults* (Rhino/Warner)
Compilation *Night Time Music: The BT Puppy Story* (Rev'Ola/Socadisc)
Compilation *In the Garden : The White Whale Story* (Rev'Ola/Socadisc)
Sagittarius *Present Tense* (Legacy/Sony)
The Millennium *Magic Time, The*

Millennium & Ballroom Sessions (Sundazed/import)
Roger Nichols *Roger Nichols & The Small Circle of Friends* (A&M/Universal)
Mark Eric *A Midsummer's Day Dream* (Rev-Ola/Socadisc)
The Yellow Balloon *The Yellow Balloon* (Sundazed/Import)
The Blades of Grass *Are Not for Smoking* (Rev-Ola/Socadisc)
Bergen White *For Women only* (Rev-Ola/Socadisc)